Castillo-Durante, Daniel. *Le silence obscène des miroirs*. Montréal : Lévesque, 2011, 261 pages.

Cinquième roman de Daniel Castillo-Durante, *Le silence obscène des miroirs* reprend certains motifs récurrents chez cet écrivain franco-ontarien d'Ottawa, notamment la quête de la figure paternelle et l'appel du pays d'origine, éléments convergents qui atteindront ici un niveau de complexité étonnant. Les romans de Castillo-Durante interrogent tous sous des angles différents la notion de masculinité et le machisme, son dérivé latino-américain. Les scènes de séduction, nombreuses et détaillées, visent à dénoncer, sans toutefois y parvenir, les rapports hiérarchiques entre les hommes et les femmes. Cependant, les rituels de conquête, dans lesquels les personnages féminins avaient la malencontreuse habitude de tomber à pieds joints, prennent dans *Le silence obscène des miroirs* une dimension beaucoup plus subtile. En effet, si le retour reste pour l'immigrant une terrible illusion, c'est que, sous couvert de la nostalgie, le pays natal ravive et expose les simulacres instables qui sont au cœur des identités. À peine rentré chez lui, dans la lumière de son lieu de naissance, le voyageur est aussitôt paralysé par l'artificialité des lieux. Il ne se reconnaît nulle part. Tout lui semble transitoire à l'extrême. Ainsi en est-il encore une fois dans le dernier roman de Daniel Castillo-Durante.

Arrivé en Argentine, pour y retrouver Madou, une jeune femme qu'il avait d'abord rencontrée à Montréal lors d'un spectacle du Cirque du Soleil et qu'il avait ensuite fréquentée dans le quartier de la Côte-de-Sable à Ottawa, Jean-Marie Castel décide de se reposer dans un chalet de montagne près de la ville de San Miguel de Tucumán. Peu après son arrivée, il reçoit la visite d'une jolie inconnue, venue offrir ses services comme domestique, et il tombe alors dans un terrible traquenard. Frappé violemment à la tête, il est laissé pour mort. Transporté par ambulance dans une clinique de Tucumán, sans argent, ayant perdu son passeport et ses bagages, Jean-Marie est alors aidé par le médecin de la clinique qui lui parle d'un emploi de photographe chez un cousin, ce qui pourrait lui permettre de survivre en Argentine jusqu'à ce que sa situation se clarifie. Dès ce moment, cet homme désabusé, effrayé de se retrouver ainsi seul et ballotté par les événements, n'arrive plus à comprendre ce qui l'a amené encore une fois dans le pays de son enfance : « au lieu de faire un voyage, c'était le voyage qui le

faisait » (103). C'est encore l'image de son père qui l'obsède et, derrière elle, celle du macho latino-américain dont il garde la trace malgré les années passées au Canada. Pourquoi a-t-il toujours attendu son salut des femmes rencontrées au hasard des voyages et de son travail de photographe ? Se déplaçant de village en village dans un paysage argentin qu'il ne reconnaît plus tout à fait comme le sien, Jean-Marie ne voit que de vagues reflets de lui-même. Ce qu'il cherche à déchiffrer ne se trouve jamais là où il le croyait.

Dans ce roman d'une grande finesse, Daniel Castillo-Durante explore la figure toujours déplacée du pays d'origine pour l'immigrant. Dépourvu de passeport – on le lui a volé --, cet « homme sans qualité » et désormais errant s'engage dans une série d'aventures aussi inconséquentes que vaines. Ce roman magnifique engage chacun des lecteurs dans une quête du sens qui est la sienne aussi. Lorsque Jean-Marie débouchera finalement dans le port de la petite ville de Punta del Este sur la côte du Pacifique, aux limites de son pays natal, il apercevra brièvement une jeune femme – oui, encore une ! -- qui lui fera penser à une sœur « rentrée d'un long voyage ». Il ne saura rien d'elle. Tous les deux, ils marcheront côte à côte près de la mer jusqu'à ce qu'elle disparaisse enfin sans laisser de traces, abandonnant Jean-Marie à nouveau à sa peur et à ses reflets.

François Paré, Université de Waterloo